

La chaîne de montagnes.

Bordant la route sur sa gauche, s'élevant en une seule et interminable pente depuis la vallée, comme son prolongement direct et ininterrompu. Étendue au long des kilomètres, avec ses crêtes vertébreuses, ses flancs s'extrayant de la terre, emportant le sol, l'étirant dans un mouvement immobile.

Le pipeline.

Longeant la chaussée sur sa droite, comme une ligne de vie, rappelant la présence encore quelque part des hommes, dans ce creux du monde où les roches sombres, les plaques de glace blanche éparses, poussaient à accélérer pour s'échapper.

La route.

S'élevant, le bitume se recouvrant d'ornières de neige, tracées par d'anciens passages de camions et semi-remorques au centre de ce pays où les cieux et les cime s'observaient férocement, les premiers hésitant à s'abattre sur les secondes, les secondes à se dresser pour déchirer les premiers.

Il fallait franchir le col.

La voiture progressait, s'écrasant sur elle-même à la limite de la rupture, du basculement, du déséquilibre vers l'avant, comme emportée par trop de poids. Ses roues tapaient régulièrement dans des trous creusés par

le gel, coups répétés, pareil aux impacts sonores d'un train aux jonctions des rails d'acier. Mais malgré ces à-coups monotones c'est le silence qui sourdait du paysage et enveloppait l'habitacle, silence du souffle de brumes froides descendant des sommets.

L'air glacé transperçait le système de chauffage pourtant poussé à fond. La buée sortait des bouches et des gueules. Les mains engourdies se frottaient l'une contre l'autre. Le chien enroulé sur lui même gémissait parfois dans un tremblement.

Je conduisais, moi aussi silencieux, définitivement silencieux, pareil à une âme qui marche.

Nous avons laissé derrière nous le caporal Karloch et ses hommes, et nous nous enfoncions dans ces terres sauvages, nous avons pris la route qu'il avait indiquée d'un geste vague du bras dans une rage à peine contenue.

*- Si vous voulez vraiment aller à Fjering c'est par là, après les montagnes. Mais vous n'êtes pas prêt d'arriver ! Maintenant, dégagez d'ici, Flastair. Au passage reprenez votre chien, car si je le trouve dans les parages, je lui colle une balle dans le museau.*

Et il m'avait tendu la circulaire attestant que le droit de passage à deux virgule sept avait bien été payé.

Il fallait s'engager sur cette voie comme sur un interminable tremplin, prendre de l'élan pour atteindre le col. Le franchissement du sommet s'est fait dans le brouillard. J'ai à peine vu la pancarte où était indiqué le nom du passage, Fährte, et c'est seulement quand une vieille bouteille de verre oubliée s'est mise à rouler de dessous le siège passager vers l'avant qu'il a été évident que le break s'était engagé dans la descente.

La première carcasse que nous avons croisé se trouvait basculée dans le fossé sur la droite, à la sortie

d'un virage, la deuxième après quelques centaines de mètres, puis régulièrement, et parfois deux à la fois, entassées l'une sur l'autre, les plaques de tôles béantes, les essieux déchirés, les chenilles arrachées, les fûts des canons tordus. Toutes étaient recouvertes depuis longtemps d'un mélange de neige et de boue, et par instant on se demandait si c'était des agrégats de tôles qui bordaient la chaussée, debouts, couchées, désarticulées, ou bien quelques créatures immobiles, juste des ombres solides et muettes.

Cela s'est poursuivi ainsi pendant une bonne partie de la descente, mais les entassements semblaient s'enfoncer dans le sol, et, au même rythme que nous laissons la montagne derrière nous, les amas s'aplanissaient comme si la terre les absorbait, et je me suis dit qu'en faisant la route dans l'autre sens l'effet aurait été inverse, le sol donnant le sentiment de s'ouvrir pour laisser des spectres s'extraire du sol.

La bouteille en verre est finalement retournée sous le siège passager. Nous avons atteint la vallée suivante.

Les bords de la route étaient devenus de part et d'autre, des étendues vides légèrement en contre-bas de la chaussée. Le paysage s'était comme écroulé sur lui-même, ou plutôt comme si on avait essayé de l'effacer d'un geste rageur de la main, ne laissant que des morceaux épars, des angles, des bords tranchants, quelques entassements de briques parfois pour témoigner de la présence autrefois de hameaux ou même de villages. Au ciel, rabattu, caillouteux, répondait la terre, planche grise et épaisse comme un couvercle. Les quelques végétations qui poussaient, dressaient leurs branchages pareils à des racines, où s'accrochaient des lambeaux de sacs plastiques emportés par le vent. Végétation-épouvantail, mais pas un oiseau n'était à craindre sur cette plaine, pas l'ombre d'une silhouette, d'un chat ou d'un rat.

Je me suis arrêté au milieu de la route. J'ai ouvert la porte au chien. Je me suis allumé une cigarette. L'odeur du tabac m'a rassuré. Et j'ai écouté, et le chien aussi s'est arrêté un instant pour écouter ce silence encore présent de tous côtés, le silence que j'ai imaginé ouvrir ses ailes, s'élever, planer au dessus de nous, et de là haut, pareil à un œil muet, scruter le break devenu minuscule point jaune et sale au milieu de cette interminable piste.

Le chien s'est mis à aboyer. Je l'ai appelé, j'ai gueulé son nom.

*- Le chien ! Le chien !*

Il aboyait encore : il l'avait entendu avant moi, le camion qui venait en sens inverse.

Au bout, au loin, là bas, à perte de vue, ce n'était d'abord qu'une sorte de soulèvement poussiéreux du sol. Mais ce soulèvement a pris une dimension, la largeur d'une cabine, d'un container, la largeur de la route.

*- Le chien, reste là, reste là !*

J'ai démarré la voiture, j'entendais déjà le roulement des pneus. Il a lancé un long mugissement d'avertisseur, des appels de phare.

*- Oui, je sais, je sais, il faut que je dégage !*

Je n'ai quasiment eu le temps que de jeter le break en contre bas de la route et de laisser le bestiau passer, aussi épais et buté qu'un troupeau, toute sirène hurlante, sans que jamais il ne ralentisse. Lui aussi devait prendre son élan pour franchir la montagne.

Sa poussière a été aussitôt balayée par un coup de vent. Le chien est revenu en trotinant. Je me suis allumé une nouvelle cigarette.

*- Au moins on sait maintenant que quelque part là bas, il y a de nouveau des hommes, hein le chien. Ah oui, c'est vrai, toi tu t'en fous. Tu ne sais même pas ce qu'est un homme. Pour toi je ne suis qu'un chien un peu plus*

*gros.*

Les hommes étaient effectivement là-bas, au bout, à perte de vue, oubliés de tous.

La troupe se tenait bien là à l'entrée d'un village, apparu soudain et perché sur une petite colline que la route tranchait d'un coup. Une demi-douzaine d'hommes, les fusils en bandoulières. Un qui était plus maigre que les autres m'a fait signe de m'arrêter. Cela m'a rappelé la légende d'Abstrack, le récit prétendument grandiose de la fondation de la cité avec la bande de meurt-de-faim qui arrêtaient les voyageurs pour les dépouiller au milieu des bois, légende totalement inventée qu'on nous racontait à l'école pour l'édification des enfants vers plus d'esprit de conquête, esprit d'épicier surtout comptant ses sous à la fin de la journée et rangeant son argent dans son petit coffre bien caché.

J'étais incapable de savoir de quoi j'avais l'air, ni qu'elle impression je pouvais faire. Est-ce la boue qui m'a permis de sortir des pattes de ces héros de guerre plus occupés à fumer qu'à tenir une position contre un ennemi qui visiblement n'existait plus, tout du moins pas dans les parages immédiats, boue qui avait quasiment recouvert le break, lui donnant peut-être un aspect camouflé de véhicule militaire ? Est-ce le fusil planté entre les sièges avant ? Le chien assis ? La gueule de MONSIEUR calé derrière son volant ?

En tout état de cause, j'ai juste énoncé le mot : «*quincaillerie*» en caressant la tête du chien et en indiquant de la tête l'arrière du break puis d'un air entendu une destination imaginaire devant.

Après un silence, ils ont répété «*quincaillerie*» donnant l'impression de réfléchir entre eux. Un a soudain eu l'air de comprendre et a déclaré «*ben oui, quincaillerie !*» Ils ont parut alors satisfaits. Ils m'ont

désigné une direction du doigt en me précisant de tourner à droite au prochain croisement. Puis ils m'ont laissé passer comme une personne d'importance.

J'ai eu la tentation de demander la route de Fjerfing mais je me suis abstenu.

Je suis sorti du village, de ce qu'il en restait surtout. Un enfant, fille ou garçon, c'était difficile à dire, assis sur les marches d'entrée d'une maison a levé la tête à mon passage, juste la tête, car c'était comme si son regard, lui, était resté ailleurs, peut-être à l'intérieur. Un peu plus loin, dans un champ, un homme, sur une charrette à pneus tirée par un âne, avançait lentement.

Des blocs de ciments déposés sur la route obligeaient à ralentir pour les contourner en de larges virages

Arrivé au premier croisement, j'ai continué tout droit.